

Le remords les travaille. Ils s'accusent de crimes. Ce sont eux qui sont cause des catastrophes.

Un homme se frappait la poitrine à grands coups de poing. Il ne se menageait pas. Son thorax rendait un son cave.

—C'est moi! C'est moi! C'est moi! répétait-il.

C'est lui qui était responsable de l'évacuation de la Ruhr!

Leur douleur ne se traduit pas toujours par une excitation, leur folie est circulaire, c'est alors la période de dépression. A ces moments, leur souffrance est muette. Ils en sont comme inondés. Accablés sur un banc, les yeux éteints et perdus dans le lointain, leur "faute" les ronge.

—Allons, madame Garin, marchez un peu, promenez-vous, chassez vos vilaines pensées.

—Se peut-il, monsieur, quand c'est moi qui ai déclaré la guerre! J'ai fait tuer des millions d'hommes. Il n'y a pas plus affreuse criminelle que moi, ma place n'est pas ici, non, pas ici.

—Et où est votre place, madame Garin?

—Aux galères.

—Vous ne pouvez pas avoir déclaré la guerre toute seule, voyons!

—C'est moi. J'ai donné voilà dix-neuf ans, sur un bateau, un calendrier à un officier autrichien, au quatrième officier exactement.

—Et qu'est-ce qu'il y avait sur ce calendrier?

—Des vues de Paris.

Lesquelles?

—La tour Eiffel, le pont Alexandre, le Grand Palais, tous les points de repère.

—Ce n'est pas ce qui fit déclarer la guerre.

—Si, c'est cela. Je suis un horrible monstre. Ma place n'est plus ici, où je suis trop bien. J'ai mérité le martyre. De plus, je n'ai pas été une honnête femme.

—Mais si, madame Garin, nous savons qui vous êtes. Votre conduite fut toujours très honorable.

—Je ne fus qu'une vilaine grue, voilà ma conduite.

Et des sanglots étouffent Mme Garin.

Et cet homme qui exige que je l'écoute. Je m'éloigne. Il me suit:

—Pourquoi l'"on" m'en veut? crie-t-il, mais c'est moi qui ai fait le tour du monde sur le "Nautilus". Le Juif Errant, c'est moi! Et qui a traversé la Hollande? C'est moi. Et la Russie en tank anglais? C'est moi, mais je n'ai jamais fait l'espion. Victor Hugo est un imbécile, ce n'est pas lui qui écrivit ses oeuvres, c'est moi. Il n'y en avait qu'un qui connaissait la botte de Nevers, c'est moi. Je suis le Hussard de la Mort. Qui a conquis Madagascar? Ce n'est pas Gallieni, c'est moi. Et le Maroc? Ce n'est pas Lyauté, c'est moi! Et le Tonkin? Ce n'est pas Jules Ferry, c'est moi, moi Bibi du grand Univers!

Les persécutés ont une consolation. Pour qu'"on" les persécute il faut qu'ils soient quelqu'un. De là les idées de grandeur. Ainsi, voit-on dans les cours, des pousse-pousse marcher en grands seigneurs. Les "rois de France" naissent de cette folie. Ne mettez pas deux "rois de France" face à face. L'un dit:

—Le roi de France, c'est moi!

L'autre grince des dents et dit:

—C'est moi.

Le pugilat est certain.

Et cette jeune femme au masque grimaçant qui me demande:

—Etes-vous le général inspecteur des cinémas?

—Eh bien! mon général, je suis la reine des cinémas. Il me semblait bien vous reconnaître, car je possède la radiographie! Et je vous ai vu à travers les murs. Or, tous ces ennemis qui m'"accramponnent", c'est la faute du cinéma et du nitrate d'argent, qui font tous deux contact avec l'électricité. Cependant l'essentiel est de se tenir l'estomac propre, et pour cela j'emploie le spiritisme. Mais, monsieur le général, vous ne voyez pas les deux pirates qui en ce moment me serrent le cou, parce que je suis la reine de l'écran? "Le Crâne d'or", et le "Tombeau de l'Hindou", c'est moi qui ai tourné ces chefs-d'oeuvre.

Elle m'entraîne dans un coin et me dit à voix basse:

—Aussi cette nuit, on m'a fait le cercle de feu. J'ai flambé toute! J'ai souffert, ça sera un joli film!

Sa confidence terminée, elle reprend tout haut:

—Heureusement que j'ai les rayons X pour moi! Seulement, cet appareil tourneur cinématographique que j'ai dans le corps, il faut qu'on me le sorte. Pourquoi suis-je entre quatre verres? Pourquoi ai-je la radiographie par-dessus, par-dessous et sur les côtés? C'est que j'ai tellement gagné d'argent au cinéma, qu'on veut me tuer pour avoir mon coffre. Au secours, les haut-parleurs! Au secours!

* *

La plus tragique est encore cette dame blanche, mince et douloureuse.

Son visage exprime la douleur. Elle souffre terriblement! C'est l'électricité qui la "diminue".

—De cinq centimètres par jour, me dit-elle.

Et comme si son ennemi venait de lui apparaître, elle s'écrie:

—Arrière les fluides!

Elle s'approche de moi et murmure:

—Ils sont venus s'installer chez moi le 26 juillet.

—Qui donc, Madame?

—Les fluides électriques. Alors, je suis sortie pour acheter un bifteck, car j'étais seule, mon mari était à la gare; et l'électricité me cria:

—Coupe-toi le poignet, coupe-toi le poignet!

J'ai pris un petit couteau, j'ai coupé. —Laisse saigner! Laisse saigner! criait l'électricité.

Après un aigle avec son gros bec me renversa sous le tramway. Cet aigle faisait du spiritisme et de l'avion. Alors mon mari me dit:

—Il paraît que c'est pour mettre ton nom sur le journal.

Oh! j'ai bisqué, j'ai bisqué. Alors, l'électricité et la "radiographie" ont transformé mon mari en diable. Il avait de petites cornes sur la tête grandes comme ça. (Elle montre son petit doigt) et par derrière une très jolie petite queue bien frisée. Moi j'avais mal au coeur, car il sentait la chair brûlée.

Le délire, soudain, devint plus incohérent:

—Alors, on me criait:

Catin de Ninon! Catin de Ninon!

C'est lépoque où les Monticelli ont vendu les boutons électriques à un comte russe. Ils les ont vendus 17 si, 17 so, 17 cent, 1,700 francs! C'est ce qui fait que le pauvre Charles a échoué comme empereur d'Autriche, et que la chère Zita son épouse fait du cinéma. Et c'est ce qu'on appelle une sortie à l'anglaise! Mais que je souffre! Arrière! les fluides! Ça y est! Je suis encore raccourci de cinq centimètres!

Et celle-ci, qui renverse tables, bancs et se sauve, affolée, traquée, parce que le haut-parleur la poursuit avec un couteau et un revolver!

Et ce prince russe, qui, grelottant de peur, est caché sur le toit de son armoire, parce qu'il entend les pas de Djerjensky, roi de la Tcheka?

* *

Quand la fièvre nous tient, nous, gens de raison, nous avons des rêves horribles. Des bandits nous pourchassent, nous fuyons; mais, soudain, nous sommes comme paralysés. Le bandit va nous atteindre. Nous sentons déjà le froid du couteau. Enfin, nous pouvons repartir. Péniblement, nous grimpons sur un toit. L'angoisse nous étirent. Les bandits nous ont découverts! Ils accourent! Ils vont nous jeter du sixième étage sur le sol... mais, en sursaut, mouillés de sueur, nous nous réveillons. Le cauchemar est fini.

Pour les pauvres persécutés le cauchemar continue toujours...

CES MESSIEURS DU DOCTEUR DIDE

Le docteur Dide est un aliéniste, qui tient du merveilleux.

Afin de prouver que parfois des choses tombent bien, son asile est situé en un lieu nommé Braqueville.

La maison de Braqueville est une maison comme il n'en est pas une autre sur le territoire de la France républicaine

Si je suis dénoncé comme fou, je demande que l'on m'interne chez le docteur Maurice Dide.

Ce savant professe que la folie est un état qui en vaut un autre et que les maisons de fous étant autorisées par des lois dûment votées et enregistrées, les fous doivent pouvoir, dans ces maisons, vivre tranquillement leur vie de fou.

Et ce savant a raison. C'est assez que l'on ne puisse pas les guérir.

Il est puéril de reconnaître, de manière officielle, qu'un individu possède telles aptitudes réclament son transfert dans un milieu spécial. Si, cette reconnaissance établie, on défend aussitôt à ce citoyen l'exercice innocent de ces dites aptitudes.

On ne punit pas un homme parce que cet homme ayant attrapé une bronchite, ajoute à sa maladie la malice de vous tousser au nez. De même, si quelqu'un tâtonne sous le prétexte qu'il est aveugle, cela ne doit pas lui mériter, à première vue, un coup de poing bien placé entre les deux yeux.

Dans la maison du docteur Dide la folie n'est pas considérée comme un crime.

On ne se dresse pas devant le pensionnaire pour lui dire: "Misérable! Qu'as-tu fait? Tu viens de perdre la raison!"

On lui dit: "Bonjour, monsieur, vous voici chez vous."

Les châtimements sont interdits.

Existent-ils en d'autres lieux? Je vous crois! Si je suis certain de ce que j'avance? Tout à fait! Laissons les "réflexes". Un fou vous enfonce les ongles dans la chair, vous le repoussez sans douceur. Cela va! Un grand mystique inoffensif tombe à genoux contre son lit, et, dans l'attitude des plus célèbres saints du calendrier, les bras en croix, ouvre son âme au Seigneur, cela est son droit de fou, qu'en entrant à l'asile il a honnêtement acquis.

La folie est justement de le forcer à se relever sous la botte. Priver cet autre de nourriture, parce qu'il ne fait que hurler, est une économie qui ne devrait pas se pratiquer. Déshabiller ce monsieur qui s'est "évadé", et l'enfermer nu dans un cachot froid, c'est vouloir placer une bonne petite congestion pulmonaire que l'on tient en réserve.

Il est possible, puisque la main-d'oeuvre manque, que des malades, payant la rançon de la loi de huit heures, doivent être attachés. S'ils doivent l'être, pourquoi, lorsqu'un inspecteur se présente, alors que l'on prie l'inspecteur de souffler un instant dans le fauteuil directeur, fait-on courir une infirmière dans les salles au cri de: "Détachez les malades, détachez les malades!"

—Nous ne sommes plus à Venise, déclarait un docteur, récemment, à propos d'histoires.

Je n'avais pas dit que nous fussions à Venise, docteur, je n'avais parlé que des bords de la Seine...

* *

Dans la maison du docteur Dide, la folie est sacrée. C'est un talent que l'on respecte, une chute d'eau que l'on ne cherche pas à canaliser pour faire de la houille blanche. Les neiges ont fondu, qu'elles s'écoulent suivant les fantaisies de la nature. Ce fou a pour habitude, chaque matin, de rédiger une affiche et de la coller à la porte 3 du couloir de la deuxième. Pourquoi la lacérer?

—Alors, que vendstu aujourd'hui, mon ami? Du veau à six cent mille francs le kilogramme? N'est-ce pas un peu cher?

—C'est le prix, patron. A prendre ou à laisser.

Dide va aux fous, et n'attend pas que les fous aillent à lui. Celui-ci a la manie d'être joyeux. Dide éclaire sa figure d'un franc sourire, trempe sa voix dans un bain de gaieté:

—Allô! Dario! fait-il, bourrant amicalement l'épaule de l'homme heureux, tout est encore très beau, ce matin, n'est-ce pas, mon ami?

—Tout roule sur des roulettes idéales, patron.

—Si ça roule? Mais à merveille, vieux frère!

—Vieux frère! va, dit le malade, qui éclate de contentement.

Le jardinier bêchait en conscience. Soudain, il plante sa bêche en terre et le voilà contre le mur. Il le tâte de

mouvements mécaniques. On dirait qu'il y trace des figures de géométrie.

Il serait d'une religion lui ordonnant ces gestes, tout le monde trouverait cela édifiant: lamas, bouddhistes, musulmans, catholiques et, à Jérusalem, les juifs devant le mur des lamentations, en font bien davantage à l'heure de la prière!

—Regardez, c'est beau, c'est grand dans son mystère, disait le savant.

Cinq minutes après, comme exorcisé, le jardinier reprenait tranquillement sa bêche.

Voici les ateliers. Parmi scies mécaniques, rabots, instruments tranchants, onze ouvriers s'évertuent: dix fois — dix délirants — et un chef normal.

—Cherchez l'homme normal, demande le docteur.

Je ne l'ai pas trouvé.

Ces temps derniers, l'électricien est tombé malade. Un fou l'a remplacé pendant deux semaines. Il aurait pu tout faire sauter. Il n'a même rien abîmé.

Mais levez les yeux, lecteurs, je vous en prie, levez les yeux avec moi. Sur le toit d'une bâtisse à trois étages, travaille un couvreur. Ce couvreur ne vient pas de Toulouse, il est de Braqueville. C'est un fou.

—Un fou? demandai-je éberlué.

—Evidemment, fit Dide, pris de pitié pour mon étonnement.

* *

Dans la maison du docteur Dide, je n'entendais pas un cri.

—Vous n'avez donc pas de "cinquième"?

—Vous venez d'y passer deux heures. La "cinquième" est le quartier des agités. Dans cette cour, c'est généralement la bamboula des grands jours de fête. On n'en ressort jamais que le tympan en folie.

—De la blague! dis-je, ce n'était pas là votre cinquième.

C'était sa cinquième.

—Dans les autres asiles, pourquoi hurlent-ils, alors?

—Je ne sais.

—Enfin, que leur faites-vous?

—Je leur fiche la paix.

Un franc compère vient nous serrer la main, il se plante devant nous et chante:

*J'avais, tell'ment j'étais pompette,
Les becs de gaz qui tournoyaient.*

—Voilà le chanteur, donnez-lui deux sous. Il chantait devant les cafés, c'était son métier à cet homme.

Qui tournoyaient, qui chahutaient.

—Bravo! Dupré! Voilà tes deux sous; continue, mon ami, c'est ta vie, ne la change pas.

Tout en allant, j'aperçus une tombe.

—Qui est-ce? demandai-je.

Alors Maurice Dide, d'un ton absent, répondit:

—C'est mon prédécesseur.

En effet, le docteur Marchand, directeur de Braqueville, fut tué à cet endroit par l'un de ses clients...

* *

Les malades guérissent-ils moins rapidement qu'aillieurs dans la maison du docteur Dide?

Ils retrouvent plus vite la lumière.

Ce n'est pas en exaspérant ces malheureux qu'on les ramène à la raison.

Pour soigner les fous, il faut d'abord prendre la peine de comprendre leur folie.

Il faut aussi profiter de leurs jours de lucidité pour les réadapter à la vie ordinaire.

Traiter continuellement comme un fou l'homme qui ne perd que de temps à autre le contrôle de son jugement, c'est l'enfoncer dans son infortune.

Nous marchions dans l'allée principale de l'établissement. A vingt pas de nous, un pensionnaire s'arrêta. Il prit l'attitude qui immortalise Gambetta dans le jardin du Louvre puis entama une éloquente harangue.

—Cet homme est en proie à son orage. L'orage ne durera, mais il faut qu'il passe. Si je voyais un infirmier brutaliser ce malade sous prétexte de le faire taire, c'est l'infirmier que je mettrais au cabanon.